LES BRIGANDS

DE SCHILLER,

OPÉRA-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES;

PAR MM. SAUVAGE ET DUPIN;

MUSIQUE TIRÉE DES ŒUVRES

DE DALAYRAC.

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE ROYAL DE L'ODÉON, PAR LES COMÉDIENS DE S. M., LE 18 FÉVRIER 1828.

PRIX : 2 FRANCS.

A PARIS,

CHEZ GARDET, ÉDITEUR,

QUAI PELLETIER, N° 32, ET AU THÉATRE, EN FACE DE LA 1re GALERIE;

J.-N. BARBA, COUR DES FONTAINES, N° 7,

ET AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE, RUE SAINT-HONORÉ, N° 210.

1828.

Digitized by Google

PERSONNAGES.		ACTEURS
WOLF, régisseur du domaine d'Engelthal,		M. Thénard.
ESTELLE, sa fille,		Mme Duprez.
HUBERT, aubergiste au village d'Engelthal,		M. Delaunay.
ALFRED,	étudians de l'Université de Leipzick,	M. Duprez.
PRUDENBERG,		M. Léon-Bizot.
CARL,		Mlle E. Wenzel.
HERMANN,		Mlle Caroline.
PETERS, garçon de l'auberge,		M. Masson.
Mme WURMS, gouvernante d'Estelle,		Mme Pommageot.
ÉTUDIANS.		
CHASSEURS TYROLIENS.		

La scène se passe au village, puis au château d'Engelthal, en Saxe.

S'adresser, pour se procurer la Partition, à M. Crémont, chef d'orchestre du Théâtre royal de l'Odéon, au théâtre.

Digitized by Google

LES BRIGANDS,

OPÉRA-VAUDEVILLE.

ACTE PREMIER.

Une salle de l'auberge de Hubert, portes latérales et au fond, tables et chaises.

SCÈNE PREMIÈRE.

HUBERT, PÉTERS, GARÇONS, BUVEURS.

(Au lever du rideau des gens de tous états, de toutes sortes sont à des tables. HUBERT et ses garçons servent.)

INTRODUCTION.

CHOEUR.

Buvons, amis, la loterie,
Dans ces lieux bientôt
Va, je le parie,
Payer les frais de notre écot.

HUBERT.

Bravo, Messieurs, faites de la dépense.
Ah! pour vous, que ce jour est beau;
Chacun de vous de ce château
N'est-il pas maître en espérance?

CHOEUR.

Chacun de nous de ce château
Est déjà maître en espérance!
Buvons, etc.

HUBERT, à part.

Ces gens, qu'un fol espoir consume,
Perd'nt chez moi leur argent, leur pas;
La lot'ri' va, comm' de coutume,
Enrichir ceux qui n'y mettent pas.

CHOEUR.

Buvons, amis, la loterie,
Dans ces lieux bientôt
Va, je le parie,
Payer les frais de notre écot.

(Le chœur sort par le fond.)

Digitized by Google

HUBERT.

Allons, allons, la journée s'annonce de la manière la plus brillante!... C'est aujourd'hui que le sort décide quel sera le seigneur au beau domaine d'Engelthal... Une loterie de trente mille billets!.... Ça intéresse bien du monde... Aussi les marchands de Nuremberg, les banquiers de Francfort, les étudians de Leipzick abondent de tous côtés. (*A l'un des garçons.*) Péters!

PETERS.

Not' maître?

HUBERT.

Tu vas aller dans mon arsenal.

PETERS.

Votre arsenal?... Ah! oui, cette grande armoire qui est dans le petit bûcher.

HUBERT.

Tu prendras les armes qui s'y trouvent, et tu les descendras.

PETERS.

Est-ce que vous croyez attirer le public avec ça, not' maître? Hi! hi! hi! (*Il rit bêtement.*)

HUBERT.

Imbécille! c'est pour les prêter aux comédiens.

PETERS.

Ah! oui, ces comédiens qui sont arrivés d'hier. Ils voyagent donc sans armes?

HUBERT.

Que veux-tu qu'ils en fassent. Le financier n'a pas d'argent, l'amoureuse est vieille et laide... Ils n'ont rien à défendre; ça leur est tout-à-fait inutile.

(Peters sort.)

SCÈNE II.

HUBERT, WOLF, ESTELLE, Mme WURMS.

WOLF, à un garçon.

C'est bien, mon garçon. (*Le garçon tend la main.*) Je me souviendrai de toi. Mets ma carriole sous la re-

Digitized by Google

mise, et mon cheval à l'écurie... Pas trop d'avoine surtout..., ça les rend trop vifs. Vous, mon cher Hubert, indiquez à ma fille une chambre où elle puisse se reposer.

HUBERT, lui indiquant.

Au fond de ce corridor, n° 6. Vous y serez parfaitement tranquille.

(Elle sort avec Mme Wurms.)

SCÈNE III.

HUBERT, WOLF.

HUBERT.

Qu'est-ce qui amène parmi nous M. Wolf, le régisseur économe du domaine d'Engelthal?

WOLF.

J'ai à parler à M. Ringanum, le banquier chargé de la surveillance de la loterie. C'est enfin ce soir qu'elle se tire, mon cher Hubert!

HUBERT.

Ce soir nous connaîtrons notre sort. J'ai le numéro cinq mille huit de la soixante-dix-neuvième série.

WOLF.

Moi je possède dix billets, dont on m'a fait gratifier pour mes bons services, et pourtant j'ai bien peur d'être obligé de quitter le château... Le propriétaire avait bien besoin de le mettre en loterie! il fallait me le laisser gérer, ainsi que je l'ai fait depuis quinze ans; mais que voulez-vous attendre d'un prodigue... Enfin, quoiqu'il soit entièrement ruiné, il a été bien heureux de m'avoir.

COUPLETS.

Si de cet immense héritage
Je n'avais pris les plus grands soins,
Il n'en aurait pas d'avantage
Et moi j'en aurais beaucoup moins;
Sans que le remords m'importune
Son or dans ma caisse est venu...
Ah! lorsqu'on n'a point de fortune
L'épargne est un grand revenu!

Digitized by Google

HUBERT.

C'est aussi mon système.

Je suis connu dans cette ville
Et je laisse aux traiteurs nouveaux
Le charlatanisme facile
De servir d'énormes morceaux.
De deux portions, règle commune,
Chez moi j'en fais trois, c'est conv'nu...
Ah! quand on n'a pas de fortune
L'épargne est un grand revenu!

WOLF.

Ce qui me contrarie, c'est que je ne pourrai plus accorder de délais pour les redevances.

HUBERT.

Au fait, je vous dois quelque petite chose....., et vous croyez qu'il faut que je vous paie.

WOLF.

Puisque demain il faut que je rende mes comptes, et à moins que vous ou moi nous ne gagnions le château... Si vous alliez le gagner, j'espère que vous me laisseriez ma place?

HUBERT.

Comment donc? je vous connais trop bien, M. Wolf... (*à part*) pour ne pas le renvoyer.

WOLF.

Ah ça! qu'est-ce que j'ai donc vu en passant sur la place! une affiche de comédie!...

HUBERT.

Oui vraiment, d'honnêtes comédiens ambulans qui sont venus à Engelthal donner quelques représentations... pendant le carnaval. Si vous voulez, comme je leur rends quelques petits services, je puis vous faire entrer gratis.

WOLF.

Gratis!... J'accepte, mon généreux ami... pour ma fille! Depuis que je l'ai retirée de sa pension de Leipzick elle est triste, pensive; ça la distraira... Qu'est-ce qu'on donne?

HUBERT.

Les Brigands, de Schiller.

Digitized by Google

WOLF.

Les Brigands !... N'y a-t-il pas de danger ?

HUBERT.

Pas le moindre... Ces brigands-là ce n'est qu'une plaisanterie.

WOLF.

C'est que je ne les aime pas, même pour rire... Cependant, comme la société sera nombreuse, il n'est pas probable...

(On entend rire dans la coulisse.)

Vous avez déjà du monde à ce que j'entends ?

HUBERT.

Oui, une demi-douzaine de jeunes gens; ils m'ont fait l'honneur de dîner dans mon auberge, et ils sortent de table.

WOLF.

Je vais rejoindre ma fille là dedans et dans un instant nous sommes à vous.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

HUBERT, PRUDENBERG, CARL, HERMANN, ÉTUDIANS.

LES ÉTUDIANS.

CHOEUR.

Nous sommes en vacance
Loin de la faculté,
Vive l'indépendance
Et vive la gaité.

PRUDENBERG.

Un pédant à l'œil terne
Long-temps nous fit pâlir;
Qu'en ces lieux le Falerne
Vienne un peu nous rougir.

CHOEUR.

Nous sommes en vacance, etc.

CARL.

Oui, qu'une coupe pleine
Chasse de nos esprits
Ce qu'avec tant de peine,
L'on nous avait appris.

Digitized by Google

CŒUR.

Nous sommes en vacance
Loin de la faculté,
Vive l'indépendance
Et vive la gaité.

HUBERT.

A l'uniforme de ces Messieurs, je vois que ce sont des étudians de l'université voisine à qui l'on a donné un congé.

CARL, fièrement.

On ne nous l'a pas donné... nous l'avons pris.

HUBERT.

Vous l'avez pris!... ça pourra vous jouer un mauvais tour... Le recteur est sévère, à ce qu'on assure.

PRUDENBERG.

C'est vrai... je te le disais encore tout à l'heure... ce n'est pas prudent.

CARL.

N'es-tu pas honteux de parler ainsi? La belle vie que nous menons à Leipzick; penser de deux à quatre, n'avoir faim que quand une cloche sonne, être obligé de dormir dès que neuf heures arrivent! Crois-moi brisons ces entraves... L'homme est né libre et indépendan

HUBERT.

Vous parlez fort bien, mes maîtres; mais moi, en ma qualité d'ancien militaire, je suis pour la subordination; la Providence nous assigne à chacun ici bas notre poste, et l'imprudent qui l'abandonne n'est à mon avis qu'un lâche déserteur.

TOUS LES ÉTUDIANS, se levant.

Comment!

HUBERT.

Pardon! pardon! cela ne me regarde pas; l'intéressant pour moi, c'est de recevoir dans ma maison des jeunes gens de famille qui comme vous aiment la dépense et ont le gousset bien garni.

HERMANN.

Tu n'es pas plus heureux dans tes conjectures que dans tes raisonnemens.

Digitized by Google

HUBERT, vivement.

Vous plaisantez ?

PRUDENBERG.

Non ; c'est la vérité, nous ne pourrions faire à nous tous un florin.

HUBERT, avec inquiétude.

Et votre dépense ?

CARL.

Ah ! ah ! son effroi me fait rire ; il faut le rassurer, Nous n'avons pas un florin, j'en conviens ; mais Alfred qui vient de sortir...

PRUDENBERG.

Ce petit blond... qui a l'air mélancolique, qui fait de longues phrases... Enfin qui parle comme on écrit aujourd'hui.

HUBERT.

Oui... Eh ! bien ?

CARL.

Il est porteur d'une lettre de change de mille florins !

HUBERT.

Sera-t-elle payée ?

CARL.

Parbleu ! dix signatures ! *(à part.)* Et les nôtres !

HUBERT.

Ho ! ho !

PRUDENBERG.

Il est allé l'escompter chez le banquier Ringanum.

HUBERT.

Alors, Messieurs, disposez de toute ma maison.

(Il sort.)

SCÈNE V.

PRUDENBERG, CARL, ALFRED, ÉTUDIANS.

PRUDENBERG.

Ah ! ça, Messieurs, ce n'est pas tout ; il faut mettre de l'ordre dans nos affaires... Nous disons qu'Alfred nous apporte mille florins ; nous en avons bien dépensé soixante, c'est donc neuf cent quarante qui nous

Digitized by Google

restent pour passer nos deux jours de congé : ce n'est pas trop, mais c'est gentil.

ALFRED, entre les bras croisés et la tête baissée ; il se promène d'un air furieux.

O hommes ! ô race maudite !

CARL.

Comment te voilà déjà, Alfred ? où est l'argent ?

ALFRED.

L'argent ! Il est dans la cassette de l'opulence et l'avarice...

CARL.

Le billet ne serait pas escompté ?

ALFRED.

Non !

PRUDENBERG.

Tu n'as pu persuader ce banquier ?...

ALFRED.

Il a refusé net; vainement je lui ai représenté que l'homme riche devait, autant que possible, imiter le soleil, cet astre bienfaisant qui laisse également tomber ses rayons vivifians sur le cèdre et sur l'hysope.

CARL.

Ah ! si tu as été lui parler du soleil.

ALFRED.

Tenez, mes amis, l'intérêt et la cupidité ont desséché les âmes; il y a long-temps que je me serais éloigné de ces êtres égoïstes, que j'aurais renoncé au séjour des villes, si je n'espérais encore y rencontrer celle que j'aime.

PRUDENBERG.

Tiens ! il n'était que romantique et le voilà amoureux maintenant.

CARL.

Décidément tu n'as pas un florin ?

ALFRED.

Je ne puis vous offrir qu'un billet de la loterie d'Engelthal que j'ai dans mon portefeuille depuis six mois.

CARL.

Que diable veux-tu qu'on en fasse ? Eh bien, Prudenberg, toi, qui médites toujours, qui ne parle qu'à

Digitized by Google

propos, que penses-tu de tout ceci? Nous voilà dans un fier embarras.

PRUDENBERG.

Oui... c'est pour en sortir.

CARL.

Eh! bien n'en sortons pas. Hola! hé! garçons; oui, l'idée est merveilleuse.

ALFRED.

Que veux-tu faire?

CARL.

Je me charge de tout, et nous allons rester ici jusqu'à ce qu'il nous arrive de l'argent... Il faudra bien que nos parens nous réclament.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, HUBERT.

HUBERT.

Ces Messieurs appellent; c'est pour payer sans doute?

CARL.

Au contraire.

HUBERT, *effrayé.*

Ah!

CARL.

Nous sommes si contens de votre établissement que nous y passerons la soirée, et nous vous commandons un souper magnifique.

HUBERT.

Un souper magnifique?... *(à part.)* Ah! ah! le camarade est de retour... L'argent est arrivé... je vais diablement écorner la lettre de change. *(Haut.)* Messieurs je suis à vos ordres, voici la carte.

HERMANN.

Qui fera le menu.

CARL.

Cela demande de la tête et du sang froid.

PRUDENBERG.

Je m'en charge.

HUBERT.

Que feront ces Messieurs avant le souper? leur faut-il des cartes, des dés?

Digitized by Google

CARL.

Fi donc !... se ruiner entre amis !

HUBERT.

N'irez vous pas voir nos comédiens ?

CARL.

Au fait, si nous allions au spectacle ?

PRUDENBERG, bas à Carl

Et payer nos places ?

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, WOLF, ESTELLE.

WOLF.

Allons, allons, ma fille, dépêchons-nous; nous ne trouverons plus de place à la comédie.

ALFRED, à part.

Grand dieu !... c'est elle.

ESTELLE, à part.

C'est lui !

PRUDENBERG.

En effet, ce monsieur a raison, il est trop tard et nous perdrions nos pas.

HUBERT.

Messieurs, si vous me le permettiez, je pourrais vous offrir de partager avec Monsieur une loge qui m'a été donnée.

HERMANN.

Une loge ! Très volontiers.

CARL.

Vous la mettrez sur la carte.

ALFRED, à part.

O bonheur ! passer une soirée auprès d'elle.

WOLF, à Hubert.

Dites-donc, Hubert, est-ce que vous croyez que je vais mener ma fille avec tous ces jeunes gens-là ?

HUBERT.

Je n'ai pu me dispenser de leur faire cette politesse... Ils font une dépense...

Digitized by Google

WOLF.

A la bonne heure, mais je crois plus convenable de laisser ma fille ici.

(A Estelle.)

Mon enfant, toute réflexion faite, je pense que tu t'amuseras beaucoup mieux en restant dans ta chambre avec madame Wurms.

ALFRED, à part.

Quel contretemps.

ESTELLE, regardant Alfred.

Puisque vous le voulez, mon père, je resterai.

WOLF, aux Étudians.

A présent, Messieurs, quand vous voudrez partir, je suis à vous.

LES ÉTUDIANS.

CHOEUR.

Schiller, l'honneur de la Germanie,
Nous promet un noble passe-temps;
Rendons-nous à l'appel du génie,
Allons tous applaudir ses brigands.

TOUS.

Schiller, l'honneur, etc.

WOLF.

Puisque gratis je vais voir la pièce,
Si, par hasard, j'en sors mécontent,
Ces brigands-là, malgré leur adresse,
Ne m'auront pas volé mon argent,
N'auront pas volé mon argent.

TOUS.

Schiller, l'honneur, etc.

(Ils sortent.)

SCÈNE VIII.

HUBERT, ESTELLE.

ESTELLE, timidement à Hubert.

Monsieur Hubert, ces jeunes gens qui étaient tout à l'heure à cette table?

HUBERT.

Ce sont des étudians de l'université.

ESTELLE.

Les connaissez-vous?

Digitized by Google

HUBERT.

J'en connais deux ou trois de vue, pour les avoir rencontré le dimanche dans les rues de Leipzick.

ESTELLE.

Celui qui est sorti le dernier ?

HUBERT.

Après avoir si long-temps regardé de votre côté? je ne le connais pas. Ah! ça pourquoi me faites-vous ces question, mademoiselle Estelle? Est-ce que par hazard?.....

ESTELLE.

Je crois le reconnaître; vous savez que j'ai été en pension...

HUBERT.

A Leipzick; il y a six mois que votre père vous en a retirée.

ESTELLE.

Eh! bien! monsieur Hubert, il y avait six mois que je ne l'avais vu.

HUBERT.

Celui qui en est sorti le dernier,

ESTELLE.

RONDEAU.

Lorsqu'à ma rencontre
Mon Alfred se montre,
C'est tout comme aujourd'hui.
Il soupire, il tremble,
Et puis il me semble
Que je fais comme lui.

Du collége, hélas!
Comme du couvent la porte est bien close,
Et nous n'en sortons pas.
Le dimanche, c'est autre chose,
Je le trouvais, hasard heureux!
En sortant de notre demeure.
Alors, ainsi que tout à l'heure,
Nous nous regardions tous les deux.

Lorsqu'à ma rencontre, etc.

De tout à mon père
J'ai fait un mystère,
Et j'ai bien fait, je crois.
Jadis ma maitresse m'a dit maintes fois :

Digitized by Google

Il faut en tout, pour être digne d'éloge,
Qu'une fille, ma chère enfant,
Se taise, ou parle seulement
Quand par hasard on l'interroge.
Vous m'interrogez à présent,
Et je vous réponds franchement :
Lorsqu'à ma rencontre, etc.

HUBERT.

Eh ! bien ! dites donc qu'on n'apprend rien dans les pensions !... Au reste le jeune homme paraît bien né... et il serait possible.....

ESTELLE.

Vous croyez que ça serait possible ?..... Ah! mon dieu !..... le voici.... Je me doutais bien qu'il n'irait pas non plus au spectacle.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, ALFRED.

ALFRED, entrant vivement.

O bonheur ! elle est encore là !

HUBERT.

Est-ce que la représentation est déjà terminée, mon jeune maître ?

ALFRED.

Non... pas encore... mais la foule qui se pressait dans la salle... La chaleur...

ESTELLE.

Vous vous êtes trouvé indisposé ?

ALFRED.

Légèrement... oh! je me sens beaucoup mieux maintenant.

ESTELLE.

Je vois que mon père a bien fait de ne pas m'emmener avec lui.

HUBERT.

C'est à dire... Heureusement que je suis là.

TRIO.

ALFRED.

Charmante Estelle!
En ces lieux l'amour me rappelle.

Digitized by Google

HUBERT.

ENSEMBLE.

Je le vois, c'est notre amoureux
Que dans ces lieux l'amour appelle.

ESTELLE.

Eh! mais, quel feu brille en ses yeux!
Il est toujours amoureux.

ALFRED, à Estelle.

Je n'ai pu voir tant de beauté...

HUBERT, à Estelle, en se mettant entre eux.

Mam'zell', passez de l'autre côté.

ESTELLE.

Cette rigueur est bien cruelle.

ALFRED.

Ecoutez-moi, Mademoiselle.

HUBERT.

C'est inutile.

ALFRED.

Mais je veux...

HUBERT.

Et la décence?...

ALFRED.

C'est affreux.

ESTELLE.

ENSEMBLE.

Ah! dans ses yeux je suis réduite à lire
Un tendre aveu qui sur sa bouche expire.

ALFRED.

Ah! dans mes yeux elle est réduire à lire
Le sentiment que sa beauté m'inspire.

ESTELLE.

ENSEMBLE.

Quelle contrainte... Quoi! dans ces lieux
Arrêter ses tendres aveux!
Ah! son cœur pourra-t-il souscrire
A cet arrêt trop rigoureux?

HUBERT.

Jeune homme, je dois interdire
Un pareil discours en ces lieux.
Retenez ce tendre délire.

ALFRED.

Me voir réduit à ne rien dire,
Quand exprès je viens dans ces lieux
Pour lui peindre mon doux martyre.

(A Hubert.)

Pourquoi vous opposer ainsi?

Digitized by Google

HUBERT, à Alfred.

Mad'moiselle a son père ici.

ESTELLE, à Alfred.

Il faudrait vous adresser à lui.

HUBERT, regardant dans la coulisse.

Et tenez, il vient de c'côté-ci.

ALFRED.

Le hasard s'intéresse
A nos tendres amours;
Je vais, ô femme enchanteresse,
Parler à l'auteur de vos jours.

ENSEMBLE.

Ah! dans ses yeux, etc.

ESTELLE.

Ah! dans mes yeux, etc.

Je rentre bien vite, monsieur Hubert, vous m'apprendrez ce que mon père aura décidé... Adieu monsieur Alfred...

(Elle rentre dans la chambre; en ce moment Wolf paraît au fond.)

SCÈNE X.

ALFRED, HUBERT, WOLF.

WOLF, au fond, voyant rentrer sa fille.

Ah! ah! je me doutais bien que ce n'était pas sans raison que ce monsieur avait quitté le spectacle... Heureusement qu'il n'est pas facile de mettre en défaut l'œil d'un régisseur.

HUBERT.

Eh! bien! monsieur Wolf, est-ce que vous vous êtes aussi trouvé indisposé?

WOLF, à Hubert.

Ma fille m'inquiétait.

ALFRED, à part.

Allons présenter ma requête.

(A Wolf.)

Respectable vieillard, pourriez-vous m'accorder cinq minutes d'audience.

WOLF.

Il a l'air singulier ce jeune homme. Il me fait pres-

Digitized by Google

que peur... Monsieur Hubert, ne vous éloignez pas. *(à Alfred)* Monsieur, je vous écoute.

ALFRED.

Ah! Monsieur, vous êtes propriétaire d'un trésor.

WOLF.

Un trésor, Monsieur... d'où sait-il? on exagère beaucoup.

ALFRED.

Non, ce n'est que l'exacte vérité; et ce trésor, vous ne pouvez, avec justice, vous en réserver la possession; je viens vous demander à le partager... Ma demande est peut-être indiscrète n'ayant pas l'honneur d'être connu de vous ?

WOLF.

Elle est extravagante! ce que j'ai, je le garde.

ALFRED.

Est-il possible? vous rejetez ma prière.

HUBERT.

Je vois que si je ne m'en mêle, ils ne s'entendront jamais. Dites donc, Monsieur Wolf, monsieur n'est pas ce que vous croyez... Le trésor est votre fille.

WOLF.

Ah! je comprends maintenant.

HUBERT.

Mais il n'a que des vues légitimes, et il vient vous demander sa main.

WOLF.

Avant tout, à qui ai-je l'honneur de parler?

ALFRED.

On me nomme Alfred de Rosthal.

WOLF.

Je ne connais pas... Quel est votre rang, votre état?

ALFRED.

Mon rang, je n'en ai pas... mon état, je suis étudiant; quand à ma fortune, après avoir parcouru une carrière honorable et utile, mon père en mourant m'a laissé pour héritage ses vertus.

WOLF.

Et je vous avouerai franchement que je n'apprécie

Digitized by Google

pas beaucoup les richesses que vous tenez de monsieur votre père. Quant à ma fille, elle est beaucoup trop jeune pour songer à un établissement; ainsi, Monsieur, qu'il ne soit plus question de cette affaire entre nous, je vous baise les mains. *(à Hubert.)* Mon ami, je retourne chez le banquier Ringanum, c'est à dix heures qu'on tire la loterie, et à dix heures et demie je serai en route.

HUBERT.

Vous pouvez compter sur moi.

WOLF, à Alfred.

Votre serviteur, Monsieur. *(à part)* J'en suis pour ce que j'ai dit... Il a quelque chose de singulier dans les yeux. (Hubert et Wolf entrent dans la chambre à droite.)

SCÈNE XI.

ALFRED, seul.

Il s'éloigne.... Cédant au désir de voir celle que j'aime, j'ai écouté cet imprudent de Carl... J'ai suivi cet étourdi d'Hermann... comme eux, je me suis échappé de l'université... la porte m'en est fermée.

(Il tombe accablé sur une chaise.)

SCÈNE XII.

ALFRED, PETERS.

PETERS, avec un bowl de punch et des verres sur un plateau.

Monsieur, voilà vos amis qui reviennent de la comédie, et, en attendant le souper, j'apporte le punch qu'ils ont commandé. *(Sentant le punch.)* Fumée énivrante! (Il sort après l'avoir mis sur une table.)

SCÈNE XIII.

PRUDENBERG, ALFRED, HERMANN, CARL, ÉTUDIANS.

TOUS.

Bravo, Schiller! Espoir de notre scène,
Pour t'applaudir nous sommes tous d'accord;
Sophocle, Eschyle, autrefois dans Athène,
N'excitaient pas un plus noble transport.

Digitized by Google

CARL.

Au chef-d'œuvre d'un beau génie
Quand on voit faire un tel accueil,
Comme on s'écrie avec orgueil :
Ce grand homme est de ma patrie.

CHŒUR.

Bravo, Schiller, etc.

PRUDENBERG.

Messieurs, voici le punch demandé; je verse.

CARL.

Eh! bien Alfred, tu nous a plantés là.

HERMANN.

Tu as bien perdu.

ALFRED.

Vous vous trompez, je ne puis plus rien perdre.

CARL, lui passant un verre de punch.

Eh bien! alors bois, ça te consolera.

ALFRED.

Je te remercie, Carl, tu veux à l'aide de cette liqueur ranimer l'espérance dans mon ame... Impossible.

(Il avale le verre d'un trait.)

Excellent bishop.

(Il tend son verre pour en avoir une seconde fois; on lui fait voir qu'il n'y en a plus.)

Voilà comme la fatalité vient dessécher la coupe du plaisir.

(Il remet son verre sur la table.)

CARL.

Tais-toi donc, il y en a un autre préparé.... Hola! hé! le second.

TOUS, criant très-haut.

Garçon, garçon, le second bowl.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, PETERS.

PETERS, avec un second bol qu'il tient.

Je vous ai fait attendre, c'est que je suis à atteler la cariole de monsieur Wolf.

ALFRED.

Il va donc partir?

Digitized by Google

PETERS.

Il n'y a plus que deux paquets et la gouvernante à mettre dans la voiture... M. Wolf fait une vilaine figure, il n'est pas content. *(Il rit.)* Hi! hi! hi!... La loterie est tirée... C'est pas lui qui aura le domaine... par exemple, il en a été bien près : il avait le sept-mille trois.

ALFRED.

Et le numéro gagnant ?

PETERS.

C'est le sept-mille quatre.

ALFRED.

Le sept-mille quatre !

(Il sort en courant.)

HERMANN, à Peters.

Ah ! ça, finiras-tu, nigaud ?

PETERS, gravement.

Nigaud, nigaud; je vous ferai observer, Messieurs, que n'ayant encore rien donné au garçon...

(Carl, le prend par l'oreille et l'amène à la table.)

Aye, Aye, j'ai failli tout renverser; est-il méchant, est-il méchant ce petit là....

(Il met le bol sur la table et sort.)

ALFRED, revenant.

Affreuse prévention; il n'a pas seulement voulu m'entendre; je m'en vengerai.

(Il s'assied à l'écart.)

CARL, versant du punch.

Quel auteur que ce Schiller ! quelle profondeur dans ses pensées !

HERMANN.

Qeul feu ! quelle âme brûlante !

PRUDENBERG.

Trop de hardiesse seulement.

CARL.

Alfred, je vais te raconter le sujet de la pièce; figure-toi sept jeunes gens, des étudians, des étourdis, des mauvais sujets. L'un a des dettes.

PRUDENBERG, buvant.

Comme moi.

Digitized by Google

CARL.

L'autre est brouillé avec sa famille.

HERMANN, buvant.

Comme moi.

CARL.

Le chef a une passion malheureuse.

PRUDENBERG.

Comme lui. Donne-moi la cuiller.

CARL, remplissant son verre.

Dans cette situation embarrassante que font-ils ces spirituels, ces aimables jeunes gens? Ils se font brigands!

ALFRED, toujours assis.

Brigands!

CARL.

Dès-lors, pour eux, plus d'université, de devoirs, de famille, d'amours contrariés....

ALFRED.

Qu'ils sont heureux!

CARL.

De dettes à payer.

PRUDENBERG.

Comme c'est agréable!

HERMANN.

Mes amis, à la santé de l'auteur de cette admirable conception.

TOUS.

A sa santé! à sa santé!

ALFRED, toujours assis.

Les voilà partis.

CARL.

Quel trait de lumière...! Mais amis, nous éprouvons tous les mêmes désagrémens que les héros de Schiller, imitons leur noble résolution.

HERMANN.

Mais, crois-tu qu'elle soit bien honnête....?

CARL, avec enthousiasme.

Honnête! débarrasser de riches avares de leur superflu pour le donner à la veuve ou à l'orphelin, remettre en circulation l'or enfoui, rétablir l'équilibre

Digitized by Google

des fortunes, en un mot faire renaître l'âge d'or, c'est bien là de la vertu, ou je ne m'y connais pas.

PRUDENBERG, tout-à-fait ivre.

Si tu donnes tout à l'orphelin, qu'est-ce que ça nous rapportera ce métier-là ?

CARL.

Dix pour cent qui seront prélevés sur toutes les prises que fera la société anonyme que je forme dès ce moment, sous le nom des *Enfans de la Nature.*

PRUDENBERG.

Adopté !

HERMANN.

A la santé des Enfans de la Nature !

TOUS.

A la santé des Enfans de la Nature !

CARL.

Prenons pour devise, Indépendance et Communauté.

HERMANN.

Alfred, tu ne dis rien.

ALFRED.

La raison doit se taire quand l'ivresse a la parole.

HERMANN.

Mes amis, il n'approuve pas nos projets.

PRUDENBERG.

S'il allait nous trahir ?

CARL.

Qu'il tremble !

TOUS.

Oui, qu'il tremble !

ALFRED, à part.

Ils sont capables de faire quelques sottises.... il faut les en empêcher..... Mes amis, vous ne voyez pas que ce que j'en disais était pour vous éprouver.

PRUDENBERG.

Tu es donc des nôtres ?

ALFRED.

Mais songez que Sparte et Athènes ont péri faute d'un chef.

Digitized by Google

HERMANN.

Nommons-en un.

ALFRED.

Je m'offre à vous conduire.

PRUDENBERG.

Au fait, comme il a moins bu, il est plus en état..., adopté.

ALFRED.

Et, pour première expédition, je vous propose d'aller occuper le domaine d'Engelthal.

PRUDENBERG.

Au fait, c'est juste, il n'appartient à personne. Dans une semblable association il faut un agent comptable; si vous voulez me nommer caissier.

CARL.

Je sais bien pourquoi; mais je te préviens que les caissiers se battent.

PRUDENBERG.

Oui, mais il sont par devoir obligés de se sauver quelquefois pour sauver la caisse.

CARL.

Je crois entendre du bruit.

PRUDENBERG.

C'est sans doute le souper et la carte.

CARL.

Il faut la payer. Agent comptable laissez un bon de cinquante florins, à prendre sur les fonds de la société.

PRUDENBERG, se mettant à la table et écrivant.

Payer si cher un souper que nous laissons; « Pru-» denberg, caissier de la société anonyme des Enfans » de la nature. »

FINAL.

ALFRED.

Mes amis, la prudence
Nous ordonne de partir soudain;
(A part.)
Dans cette circonstance
Ayons l'air d'approuver leur dessein.

Digitized by Google

PRUDENBERG.

Que ton expérience
Nous montre le chemin.

ALFRED.

Mes amis, la prudence
Nous ordonne de partir soudain;
Dans cette circonstance
Au vulgaire cachons ce dessein.

PRUDENBERG.

Armez-vous.

TOUS.

Armons-nous.

PRUDENBERG.

Mais où prendre des armes?

TOUS.

En voici! Plus d'alarmes!

PRUDENBERG.

Sabres et pistolets.

TOUS.

Des poignards, des mousquets!
Cherche encore.

PRUDENBERG.

Une épée.

TOUS.

Une épée!

PRUDENBERG.

Une lance.

TOUS.

Une lance!

PRUDENBERG, allant au cabinet.

Je ne trouve plus rien.

TOUS.

Cela suffit, c'est bien.
Maintenant nous ne craignons plus rien.

ALFRED.

Chut! chut! c'est Hubert qui, je pense,
S'avance.

TOUS.

S'avance.

PRUDENBERG.

S'avance.

Digitized by Google

ALFRED.

Chut! chut! trompons sa vigilance;
Silence!

TOUS.

Silence!

PRUDENBERG.

Silence!

TOUS.

Profitons de la nuit;
Sortons, sortons sans bruit.

HUBERT, au-dehors, parlant.

Messieurs, le souper est servi.

TOUS.

Mes amis, la prudence, etc.

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE DEUXIÈME.

Le parc du château d'Engelthal. Au fond, un saut de loup avec un parapet. Au-delà, une forêt, une petite porte conduisant du parc à la forêt. A droite, un pavillon, habitation de l'intendant. A gauche, une avenue qui conduit au château. Des arbres et des buissons garnissent la scène.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALFRED, PRUDENBERG, CARL, HERMANN, ÉTUDIANS.

Ils sont tous couchés sous les arbres et dorment; Hermann, en sentinelle, dort (appuyé sur sa carabine.)

ALFRED.

AIR.

RÉCITATIF.

Ils reposent en paix assis sur la verdure,
Morphée a sur leurs yeux secoué ses pavots;
Et sous les verts rideaux de la simple nature,
Chacun dort en rêvant de belliqueux travaux;
Je vois déjà l'aurore,
Ouvrant les portes du jour,
Du bonheur que ma voix implore
Venir éclairer le retour.
Oui, tout sourit à mon amour;
Pour moi, cessant d'être cruelle,
La fortune me tend les bras.
Oui, je puis mériter ma belle
Et prétendre à tant d'appas;
Son père à mes vœux hier rebelle,
Aujourd'hui, j'en suis sûr, ne refusera plus,
Quand l'aspirant au cœur de son Estelle
Lui sera présenté par la main de Plutus.

Me voilà donc dans le domaine d'Engelthal, c'est ici la demeure du père d'Estelle. Je me rappelle la manière dont il m'a traité et je vais d'abord prendre ma revanche; l'étourderie de mes camarades m'en offre les moyens.

Les voilà tous couché les Enfans de la Nature: ils dorment sur le sein de leur mère... C'est un peu dur...,

Digitized by Google

je crois vraiment qu'ils attendent la cloche pour s'éveiller. Remplaçons-là. (Il tire un coup de pistolet.)

TOUS, se levant.

Qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce qu'il y a?

ALFRED, froidement.

Je vous appelais.

PRUDENBERG.

Que c'est bête de faire des peurs comme çà.

CARL.

Il ne fallait rien moins pour m'éveiller, car je dormais profondément.

PRUDENBERG.

Moi, je rêvais que j'étais à table. Déjeunons-nous, capitaine, depuis que nous sommes brigands nous n'avons rien pris.... On dit que l'appétit vient en mangeant..., ça se peut, mais moi je trouve qu'il vient encore plus vîte quand on ne mange pas.

ALFRED.

Tu te plains et tu es indépendant.... Songe-donc que l'indépendance, comme le disait Carl, donne tout.

PRUDENBERG.

Eh bien! qu'elle nous donne à déjeuner ou sans cela....

ALFRED, à part.

Est-ce qu'ils renonceraient déjà?... Çà ne ferait pas mon compte (*Haut*). Tu ne te rappelles donc pas ce que tu as promis hier soir?...

PRUDENBERG.

Hier soir nous avions deux bowls de punch dans la tête, ce matin je n'ai encore rien dans l'estomac, et quand je suis à jeun je raisonne comme un sage de la Grèce. Nous sommes tous bien moins déterminés. Carl ne dit rien... Hermann me fait l'effet de pas penser grand chose, et, quant à Rodolphe et aux gaillards qui sont à côté de lui, ils ont bien l'air de ne rien penser du tout...

ALFRED.

Quand je me suis opposé à vos projets vous m'avez

Digitized by Google

menacé, j'ai vu le moment où vous me jetiez par la fenêtre.

PRUDENBERG.

Oui, nous t'y aurions jeté..., nous étions au rez-de-chaussée....; c'était une bonne plaisanterie de carnaval.

ALFRED.

Eh! bien, Messieurs, retournez à l'université, soumettez-vous à la punition que vous avez méritée, supportez les railleries de vos camarades....

CARL.

Non, non, jamais.

TOUS.

Jamais.

HERMANN.

Eh! eh! Messieurs, je vois un homme qui s'avance.

PRUDENBERG, tremblant.

Ah! mon dieu! un homme, dans ce bois et à cette heure, si c'était un voleur.

CARL.

Eh bien! voilà l'occasion d'exercer notre noble ministère, de rendre service à l'humanité.

PRUDENBERG.

Qu'est-ce qu'il tient donc dans sa main droite?

CARL.

Un énorme gourdin.

PRUDENBERG.

Un gourdin! Mes amis c'est fort dangereux, je ne m'y frotte pas.

ALFRED.

Mais je ne me trompe pas, c'est notre hôte d'hier.

PRUDENBERG.

Est-ce qu'il voudrait nous arrêter?

ALFRED.

Cachons-nous derrière ces bosquets..., suivez-moi, mes amis.

PRUDENBERG.

Je t'accompagne, mais je suis sûr que tu me fais peut-être faire une sottise.

Digitized by Google

SCÈNE II.

HUBERT.

Ma foi, il y a encore loin du village au château. (*Il s'assied.*) Cinq quarts de lieue ! mais ce n'est rien, nous avons fait quelquefois des marches forcées avec armes et bagage..., et dans ce moment je n'ai que le bagage...., allons nous en débarrasser.

(Il sonne à la porte du pavillon.)

SCÈNE III.

HUBERT, WOLF.

WOLF, en dedans.

Qui est-ce qui est là ?

HUBERT.

C'est moi, Hubert.

WOLF.

Parlez un peu plus haut pour que je reconnaisse bien votre voix.

HUBERT.

Vous pouvez ouvrir sans crainte, je ne suis pas un voleur; au contraire j'apporte de l'argent.

(Il fait sonner les écus.)

WOLF.

Je reconnais à présent la voix... Madame Wurms ouvrez.

(Mme Wurms ouvre la porte et entre en scène.)

HUBERT.

Maître Wolf est prudent.

WOLF, entrant.

Je vous demande pardon de vous avoir fait attendre... Vous savez que ce château est isolé de toute habitation, ma fille est allée à la ferme, et me trouvant seul avec ma gouvernante.

HUBERT.

Il n'y a pas de mal, j'ai l'habitude des factions.

WOLF.

Sait-on maintenant le nom du gagnant ?

Digitized by Google

HUBERT.

Le banquier Ringanam l'ignore lui-même.

WOLF.

Voyons votre argent.

HUBERT.

Ah ça ! j'espère que vous m'excuserez auprès du nouveau propriétaire de ce que je n'ai pu m'acquitter entièrement.

WOLF, comptant l'argent.

Je ferai mon possible.

HUBERT.

Dam ! dans notre état, tout n'est pas profit. (*Apart.*) Encore hier ces petits Messieurs, mais chut ! il ne faut pas avouer qu'un vieux troupier comme moi s'est laissé attraper par des recrues. (*Haut*). Ah ! ça je vais aller voir un ami, en repassant, si le gagnant est arrivé, je m'adresserai à lui directement..., mais en attendant si vous le voyez avant moi je compte sur vous.

WOLF, le reconduisant.

Mon ami, je ferai pour vous tout ce que ma sévère probité me permettera de faire.

SCÈNE IV.

WOLF, seul.

Il est bien bon de croire que je vais m'occuper de ses affaires, je dois avant tout songer aux miennes.

SCÈNE V.

WOLF, Mme WURMS, ALFRED, PRUDENBERG, CARL, ÉTUDIANS.

WOLF, à mad. Wurms.

Eh bien ! ma pauvre Mme Wurms, c'est décidé le château va changer de maître. Allons achever les deux malles que nous étions en train de remplir.... J'y renferme des objets précieux, dont l'ancien propriétaire avait, je crois, le projet de me faire présent..., j'exécute donc ses intentions.

Digitized by Google

ALFRED.

Ah ! le coquin.

WOLF.

Ma cariole est prête, et dans une heure tout cela sera en sûreté.

TOUS LES ÉTUDIANS.

Halte-là !

MORCEAU D'ENSEMBLE.

A l'instant même rendez-vous,
Ou vous tomberez sous nos coups ;
Cédez sans résistance,
Cédez à la vaillance ;
A l'instant même rendez-vous,
Ou vous tomberez sous nos coups.

Mme WURMS ET WOLF.

Les larmes, notre seul partage,
Nous défendront aujourd'hui.
Ah ! songez que le courage
Du faible fut toujours l'appui.

CHOEUR.

Puisque dans ces lieux la vaillance
A fait flotter notre drapeau,
Obéissez sans résistance
Aux nouveaux maîtres du château.

ALFRED.

Enfans, nous sommes maîtres de la place.

WOLF.

Dieu ! ce sont les jeunes gens d'hier....

ALFRED.

Veillez à ce que rien ne sorte.

CARL.

Tu seras obéi.

ALFRED.

Et emparez-vous de toutes les issues.

PRUDENBERG.

Je vais m'emparer de la salle à manger, et dans dix minutes le déjeuner sera servi.

ALFRED.

Allez, je vous rejoins dans dans un instant.

CARL.

En avant, marche.

Digitized by Google

WOLF.

Dieux! si ma fille allait revenir..., comment la prévenir....

(il va pour sortir.)

SCÈNE VI.

ALFRED, WOLF.

ALFRED.

Demeure, nous avons un compte à régler ensemble.

WOLF.

Pardon...., j'ignorais hier, M. le capitaine, à qui j'avais l'honneur de parler.

ALFRED.

Il fallait m'écouter quand j'ai voulu arrêter ta voiture..., j'étais ce que je suis aujourd'hui.

WOLF.

J'aurais dû m'en douter.

ALFRED.

Hier, tu as repoussé la faiblesse, aujourd'hui tu tremble devant la force; tous les hommes te ressemblent, pourquoi exigerais-je que tu fusses meilleur que les autres.

WOLF.

Il y aurait de la tyrannie à l'exiger, aussi j'espère que vous pardonnerez l'attachement d'un vieillard pour quelques objets dont je me sers depuis long-temps..., à mon âge on tient à ses habitudes... Vous en trouverez encore assez, ainsi que le nouveau propriétaire qui est sans doute quelque vaurien.

ALFRED.

Vous êtes un fripon.

WOLF.

Capitaine, ce reproche dans votre bouche.

ALFRED.

Apportez-moi sur-le-champ vos comptes de régie.

WOLF.

Comment?

ALFRED.

Ne suis-je pas le maître du château?

Digitized by Google

WOLF.

De fait, oui; mais de droit?

ALFRED.

Obéissez.

WOLF, à part.

C'est la première fois que j'entends parler un personnage de cette espèce, et que je vois procéder avec tant d'ordre et de méthode.

(Il va dans le cabinet et revient avec des papiers.)

ALFRED.

Estelle ne revient pas, je brûle d'impatience.

WOLF.

Voici, M. le capitaine.

ALFRED.

Appelez-moi comte d'Engelthal; vous savez que ce titre m'appartient. Voyons ces livres... Ah! ah! voici une coupe de bois que nous pourrons faire dans peu.

WOLF.

Elle a été vendue et enlevée il y a trois jours.

ALFRED.

L'argent?

WOLF.

L'acquéreur a failli.

ALFRED, continuant de lire.

Un troupeau de race saxonne qu'il faudra tondre au printemps.

WOLF.

Il est complètement rasé.

ALFRED.

Comment dans cette saison?

WOLF.

Il est toujours temps de tondre les bêtes quand elles ont de la laine.

ALFRED.

Je vois ici des redevances de la seigneurie qui ne sont point payées... Ne les aurais-tu pas reçues?

WOLF.

C'est un brave homme pour qui j'ai de la patience... à deux pour cent par mois. Mais, vous le connaissez, c'est Hubert, l'aubergiste.

Digitized by Google

ALFRED.

Oui, parbleu, raye cet article. Je l'exempte pour dix ans de toute redevance, et je te charge de lui faire compter en outre cinquante florins.

WOLF.

Comment, vous voulez ?

ALFRED.

Il m'a obligé, et je dois m'acquitter envers lui.

WOLF, à part.

La théorie est bonne..... Il n'est qu'égaré.... C'est dommage que ce soit dans nos cantons.

ALFRED.

D'après tout ceci, mon cher régisseur, vous voyez que si j'apportais un peu de rigueur, votre affaire ne serait pas très-bonne.

WOLF.

Mais cap.... mais M. le comte, pour le prix que vous coûte le château.

ALFRED.

Écoutez, je veux fermer les yeux sur le passé et vous faire une proposition.

WOLF.

A la bonne heure.

ALFRED.

Hier je vous ai fait part de mon amour pour votre charmante fille.

WOLF, à part.

Il me fait frémir.

ALFRED.

Vous m'avez refusé ! vous avez eu raison ; mais à présent me voilà riche, je possède un beau château, un titre honorable, vous me donnez votre fille, je fixe ici mon domicile.

WOLF, à part.

Son quartier général.

ALFRED.

Et je vous laisse administrer mes biens, sauf vérification.

WOLF.

Certainement.... (*A part.*) Je n'ose le refuser.... Je vous demande la permission de réfléchir deux ou trois jours.

Digitized by Google

ALFRED.

Je vous en donne quinze; mais songez que c'est à cette condition seule que je consens à oublier votre conduite. (Il sort.)

WOLF.

D'ici là, il se passera diablement de choses.... Courons d'abord au devant de ma fille et empêchons-la de rentrer au château.

SCÈNE VII.

WOLF, HUBERT, ESTELLE.

HUBERT.

Mon cher M. Wolf, j'ai rencontré Mademoiselle qui revenait au château; comme il y a dans le petit bois un régiment de chasseurs tyroliens qui fait halte, je lui ai servi d'escorte, et je vous la ramène.

WOLF.

Mon ami, qu'avez-vous fait? Emmenez-là au plus vite.

ESTELLE.

Pourquoi?

WOLF.

Silence!

HUBERT.

Qu'est-ce qu'il a donc?

WOLF.

Plus bas..., chut!...

(On entend chanter dans le château.)

Nous sommes en vacance,
Loin de la faculté,
Vive l'indépendance,
Et vive la gaité.

WOLF.

Entendez-vous?

HUBERT.

Ah! ah! le château est occupé.

WOLF.

Oui.

HUBERT.

Quel est l'heureux mortel?

WOLF.

Vous allez frémir...., cet heureux mortel...., c'est une bande de brigands.

HUBERT.

Bah! quel conte!

Digitized by Google

WOLF.

Plus bas donc; s'ils vous entendaient!... Croyez-vous, parce qu'on n'est pas militaire, qu'on ne soit pas brave? qu'on n'ait pas résisté?... Je ne me suis rendu qu'à la force : j'ai ouvert les portes aux Enfans de la Nature.

HUBERT.

Les Enfans de la Nature; attendez donc, je connais ça.

WOLF.

Oui, sans doute, vous les connaissez; mais pour Dieu, taisez-vous, ou vous allez les attirer ici.

HUBERT.

J'ai une lettre de change signée par eux.

WOLF.

Ne la présentez pas.

HUBERT.

Je ne les crains pas, allez. Ah! Messieurs, c'est pour jouer au naturel les brigands de Schiller, que vous m'avez escamoté mes armes; eh! bien, vous allez restituer.

WOLF.

Que voulez-vous faire?

HUBERT.

Attendez. Ils sont un peu échauffés; ils seraient peut-être assez malheureux pour faire quelque mauvais coup, il ne faut pas les exposer à cela. Je vous quitte.

WOLF.

Vous nous laissez au milieu du danger?

HUBERT.

Vous n'en courez aucun. Je vais chercher le détachement de chasseurs tyroliens, entourer le quartier-général du capitaine Alfred, et les Enfans de la Nature n'échapperont pas. (Il sort.)

SCÈNE VIII.

WOLF, ESTELLE.

ESTELLE.

Comment, mon père, il serait possible?

WOLF.

Oui, ma fille, ce sont des voleurs, et leur chef vient encore de me demander ta main pour la seconde fois.

Digitized by Google

ESTELLE, à part.

Ce jeune homme qui avait l'air si doux, si honnête, capitaine de brigands !

WOLF.

Le voici qui se dirige de ce côté, cache-toi derrière ces buissons; moi je cours hâter l'arrivée des chasseurs tyroliens.

SCÈNE IX.

ALFRED, ESTELLE.

ALFRED, sortant du château.

Maudits soient les Enfans de la Nature ! il n'y a plus moyens de les arrêter, les voilà comme hier soir, ils ne parlent plus que d'indépendance et de communauté.... C'est que ça ne me convient pas du tout.

COUPLETS.

Envers moi lorsque réparant
Sa bizarre injustice,
La fortune à la fin me tend
Une main protectrice;
Maintenant qu'un castel vanté,
Messieurs, est ma propriété,
Au diable (*bis*) la communauté.

C'est une loi douce et commode,
Passée heureusement de mode,
Que presque toujours l'homme trouve bien,
Mais quand il ne possède rien.

Avec moi chacun l'avouera,
Plutus rend intrépide.
A mes tendres essais déjà,
Sourit le dieu de Gnide.
Maintenant que j'ai mérité
Le cœur d'une jeune beauté,
Au diable la communauté.

C'est une loi douce et commode,
Passée heureusement, etc., etc.

ESTELLE, s'avançant timidement.

Ce pauvre jeune homme, il m'intéresse malgré moi. Il ne sait pas le danger qu'il court.

ALFRED, l'apercevant.

Ah ! c'est vous mademoiselle, je vous cherchais.

ESTELLE.

Moi, Monsieur !

Digitized by Google

DUO.

ALFRED.

Oui je tremble aujourd'hui
Pour la beauté que j'aime,
Et sur elle, moi-même,
Je viens veiller ici.

ESTELLE.

Je viens, je le confesse,
Dans un pareil dessein;
Quelqu'un qui m'intéresse
Court un péril certain.

ALFRED.

Son destin est prospère,
Il est aimé de vous.

ESTELLE.

Je le plains, au contraire,
Car ce mortel, c'est vous.

ENSEMBLE.

ALFRED.

O trouble! ô joie extrême!
Subir aussi la loi
Pour la première fois.

ESTELLE.

O trouble! ô peine extrême!
Hélas! celui que j'aime
Pour la dernière fois
Ici je le vois.

ALFRED.

Se peut-il? J'ai su vous plaire!

ESTELLE.

Ah! prenez garde... Mon père...

ALFRED.

Va nous unir à l'instant.

ESTELLE.

Si vous n'étiez pas brigand?

ALFRED.

Ça ne fait rien.

ESTELLE.

Sans plus attendre,
Partez.

ALFRED.

Pourquoi...?

ESTELLE.

L'on va vous prendre.

ALFRED.

Un régiment...?

ESTELLE.

Est arrivé,
Il est perdu.

Digitized by Google

ALFRED.

Je suis sauvé.

ESTELLE.

O trouble! ô peine extrême! etc.

ALFRED.

O trouble! ô joie extrême! etc.

ESTELLE.

Les voici tous, je me sauve.

(Elle sort précipitamment.)

SCÈNE X.

ALFRED, PRUDENBERG, CARL, HERMANN, ÉTUDIANS, à moitié gris.

TOUS.

Mes chers amis, l'état de brigand
Qu'hélas! l'envie
Toujours calomnie,
Mes chers amis, l'état de brigand
Est amusant,
Divertissant.

CARL.

Une belle
S'offre-t-elle?
Un baiser est surpris,
En dépit des maris.

PRUDENBERG.

Un avare
Accapare,
Et son trésor soudain
Devient notre butin.

CARL.

Fillette, argent, bonne chère, bon vin,
On saisit tout ce qu'on trouve en chemin.

PRUDENBERG.

Et beaucoup plus heureux qu'un roi,
Soudain tout ce que j'aperçoi,
Si je le veux, devient à moi.

TOUS.

Oui vraiment plus heureux qu'un roi.

PRUDENBERG.

Soudain tout ce que j'aperçoi,

TOUS.

Si je le veux, devient à moi,
Mes chers amis, etc.

CARL.

Quel délicieux vin de Tokai!

Digitized by Google

HERMANN.

Nous aurions bien passé dix ans à l'université sans faire un seul repas comme celui-ci.

PRUDENBERG.

J'espère qu'à la cave, et dans la salle à manger surtout, nous nous sommes conduits en véritables héros.

ALFRED.

Eh bien ! mes amis, il s'agit de vous montrer de même sur le champ de bataille.

CARL.

Présent, capitaine.

PRUDENBERG.

Est-ce bien nécessaire?... Moi je n'ai pas d'ambition... Mon château me suffit.

HERMANN.

Qu'est-ce que tu dis ?

PRUDENBERG.

Je veux dire notre château.

TOUS.

Oui, oui, tout en commun.

ALFRED.

Il paraît que c'est aussi ce que pense une compagnie de chasseurs tyroliens qu'on est allé avertir et qui prétend nous déloger.

PRUDENBERG.

Nous déloger.... Mes amis, une idée.... Allons-nous en.

CARL.

Défendons-nous.

ALFRED.

C'est mon avis; mais je dois vous prévenir que le château est cerné de tous côtés.

PRUDENBERG.

Ah ! mon dieu ! qui est-ce qui va nous tirer de là ?

ALFRED.

Je me charge de vous sauver; mais à une condition :

HERMANN.

Laquelle ?

ALFRED.

C'est que vous retournerez tous à l'université.

Digitized by Google

PRUDENBERG.

J'y cours.

CARL.

Le lâche.

PRUDENBERG.

Point de personalités.

ALFRED.

Acceptez-vous ?

FINALE.

TOUS.

Oui, oui, nous acceptons.

CARL, à Prudenberg.

De cette lâcheté, quoi ! tu serais capable ?
Mes amis, demeurons. *(bis.)*

PRUDENBERG.

Non vraiment, nous partons.

(Aux autres.)

Allons, allons,
Mes amis, je suis incapable
De faire mal à mon semblable,
Et contre ces vaillans soldats,
Moi, je ne me défendrai pas;
Aussi mon courage domptable,
Dès ce moment, met arme bas.

(Il laisse tomber son fusil.)

CARL.

Cette fausse philantropie
N'est que de la poltronnerie.

ENSEMBLE.

ALFRED.

Sur moi, reposez-vous,
Et je vous sauve tous.

TOUS, hors Carl.

Sur lui, reposons-nous,
Il va nous sauver tous.

CARL.

Sur nous, reposons-nous,
Et nous triomphons tous.

CARL, à Prudenberg.

Choisis donc la honte ou la gloire;
De l'honneur écoute la loi,
Et je te mène à la victoire.

Digitized by Google

PRUDENBERG.

Il faut se montrer, je le voi,
Ma valeur vient de naître;
Sois mon guide, mon maître,
Ici je jure d'être
Toujours derrière toi.

ALBRED.

Que la prudence vous arrête,
N'allez pas faire un coup de tête;
Allons, mes amis,
Ecoutez mes avis.

PRUDENBERG, monté.

Non, nous voulons affronter la tempête;
Non, nous voulons vaincre ou périr.

ENSEMBLE.

TOUS.

Oui, nous affrontons la tempête;
Oui, nous voulons vaincre ou périr.

ALFRED.

Ne faites pas un coup de tête,
Et décidez-vous à partir.

PRUDENBERG, tremblant, regardant vers la forêt.

O ciel! que vois-je? tiens, regarde.

TOUS.

C'est la garde!

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, HUBERT, WOLF, SOLDATS.

HUBERT, aux Étudians.

Braves guerriers, ah! croyez-moi,
Ne cherchez pas à vous défendre.

ALFRED, aux Étudians, à part.

Vous en rapportez-vous à moi?

TOUS et Prudenberg effrayé.

Oui.

ALFRED, à Prudenberg.

Maintenant calme ton effroi.

ENSEMBLE.

LES ETUDIANS.

Nous nous en rapportons à toi.

HUBERT, WOLF, LES SOLDATS.

Ne résistez pas, croyez-moi.

ALFRED, aux Étudians.

A l'université, vous allez tous vous rendre?

TOUS.

Sans plus attendre.

Digitized by Google

ALFRED.

Vous sortirez d'ici, surtout sans vous défendre ?

TOUS.

Et sans rien prendre.

ENSEMBLE.

HUBERT, WOLF, ET LES SOLDATS.

Cédez, jeunes séditieux.

TOUS.

Le collége vaut encore mieux.

ALFRED, aux Soldats.

De votre zèle officieux,
Sans doute, je vous remercie,
Mais, qui vous amène en ces lieux?

TOUS LES ÉTUDIANS.

Oui, qui vous amène en ces lieux?

ALFRED.

Instruisez-m'en, je vous en prie.

ENSEMBLE.

LES ÉTUDIANS.

Il faut nous en dire la raison?

HUBERT, WOLF, LES SOLDATS.

Les perturbateurs sont mis en prison.

ALFRED.

Mais vous êtes dans ma maison.

WOLF, ironiquement.

Dans sa maison !

ALFRED.

Et j'ai le privilége
De recevoir, je crois,
Des amis de collége
Un peu bruyans par fois.

HUBERT, WOLF, LES SOLDATS.

Le petit gaillard est tenace.

ALFRED.

Je suis le seigneur châtelain.

WOLF.

Il persiste !

HUBERT.

Quelle audace !

ENSEMBLE.

WOLF.

Vos titres, seigneur châtelain,
Il faut les montrer et soudain.

ALFRED.

Je suis le seigneur châtelain.

LES SOLDATS.

Montrez-nous vos titres soudain !

Digitized by Google

ALFRED.

Je suis le seigneur châtelain.

LES ÉTUDIANS.

Ici quel est donc son dessein ?

WOLF, ironiquement.

Donnez seigneur,

PRUDENBERG.

Faut en rabattre.

CARL.

Et se rendre ainsi sans combattre !

WOLF.

L'acte de vente.

ALFRED, montrant son billet de loterie.

Le voilà,

WOLF, le prenant.

Grands Dieux !
Le numéro sept mille quatre,
Puis-je bien en croire mes yeux ?

LES ÉTUDIANS, LES SOLDATS.

Le numéro sept mille quatre.

WOLF, tombant aux genoux d'Alfred.

Ah ! Monseigneur montrez-vous généreux.

ALFRED.

De la fortune
Voilà l'effet,
On m'importune
Par le respect.
Bientôt cette chance opportune
Va rendre mon bonheur complet.

LES ÉDUDIANS.

De la fortune
Voilà l'effet,
On l'importune
Par le respect.
Grâce à cette chance opportune
Nous sommes sauvés tout-à-fait.

HUBERT, LES SOLDATS.

Point de rancune,
Car ce billet,
Que la fortune
Vous présentait,
Ici pour toute la commune,
Monseigneur, était un secret.

ALFRED, montrant les soldats.

Au reste ces messieurs étaient venus pour arrêter des voleurs, et leurs pas ne seront pas perdus.

WOLF.

Il me regarde... J'espère, monsieur le comte, que vous excuserez l'attachement d'un vieillard. ,,.

ALFRED.

Oui, oui, je connais votre systême.

Digitized by Google

HUBERT.

Pendant que nous en sommes aux explications, monsieur, je rappelerai à votre souvenir que vous m'avez fait l'honneur de sortir de chez moi par la fenêtre sans payer.

WOLF.

Ah! mon cher Hubert, monsieur le comte m'avait chargé de régler cette affaire avec vous.

ALFRED.

Ah! ça quoique grand seigneur, je n'oublie pas mes promesses. Si en gagnant un château, je n'ai pas perdu le cœur d'Estelle...

ESTELLE.

Quoi!... monseigneur, vous daigneriez?

ALFRED.

A présent, monsieur Wolf, que vous connaissez ma fortune mieux que moi, j'espère que vous ne rejeterez plus mes propositions.

WOLF.

Quel honneur! trop heureux!

ALFRED, à Prudenberg.

Qu'est-ce que tu as donc?

PRUDENBERG.

Ça commence à se passer; mais j'ai eu diablement peur.

ALFRED.

Mes amis vous allez passer les jours de congé avec moi ensuite vous retournerez à l'université; mais j'espère que vous n'oublierez pas le chemin du château d'Engelthal; puisqu'il est tombé entre les mains de votre ami, vous y trouverez toujours indépendance et communauté.

20.IV.6

CHOEUR.

Nous sommes en vacance,
Loin de la faculté,
Vive l'indépendance,
Et vive la gaité.

FIN.

Digitized by Google